

Brillant!
Un fil à la patte

Michel Vaïs

Number 90 (1), 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16500ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vaïs, M. (1999). Review of [Brillant! *Un fil à la patte*]. *Jeu*, (90), 72–74.



RELECTURE

Jean Asselin, François Papineau, Sylvie Moreau, Carl Béchard et Normand Lévesque dans *Un fil à la patte*, mis en scène par Daniel Roussel au Rideau Vert. Photo : Pierre Desjardins.

Brillant !

Le prolifique maître du vaudeville, qui nous a laissé pas moins de quarante-sept pièces critiquant la bourgeoisie superficielle de la Belle Époque, est bien un précurseur du pape de l'absurde, Ionesco. En poussant un peu plus loin la dénonciation des comportements petits-bourgeois, ce dernier s'attaquera aux automatismes présents jusque dans le langage, ce qui accentuera la dimension étrange, insolite – et finalement, tragique – des situations. Mais cette étrangeté est déjà en germe chez Feydeau : c'est le grain de folie des personnages, auxquels de bons acteurs peuvent donner une force exponentielle.

Par ailleurs, Feydeau raffole des défis, des contraintes. Comme aurait pu le dire Jarry, il est de ces pataphysiciens inconscients (les meilleurs, les plus naturels !). Son dada est de s'ingénier à mettre en présence des personnages qui ne doivent absolument pas se rencontrer. Ce qui crée des situations tout à fait impossibles, dont l'auteur se sort toujours avec un art consommé, voire une élégance désarçonnante.

Dans *Un fil à la patte*, Bois-d'Enghien, un jeune homme coureur de jupons, vient voir sa maîtresse, la célèbre chanteuse Lucette, pour lui annoncer qu'il veut rompre. Il a une bonne raison : il doit se marier le soir même avec une autre. Mais avant de rompre, il décide de passer un dernier moment avec Lucette, dans son charmant appartement. Il mange avec elle, discute, tourne autour du pot, va même faire un dernier petit tour dans son lit... Autour des deux amants se retrouvent successive-

ment quelques amis plus ou moins parasites comme l'ex-mari de Lucette, un nouveau prétendant enflammé qui s'avère être un général latino-américain, un fleuriste venu livrer un immense bouquet, un parolier importun venu apporter une chanson de son cru à Lucette, enfin, une baronne qui veut inviter Lucette à donner un concert le soir même... pour le mariage de sa fille. C'est seulement plus tard que l'on apprendra le nom du marié : Bois-d'Enghien, l'homme qui a un « fil à la patte » ! Et voilà la boucle bouclée.

Dans sa mise en scène, Daniel Roussel a d'abord eu l'excellente idée d'installer un piano au pied du plateau, encastré au centre du proscenium. Un musicien presque toujours présent joue en direct, dos au public, en étroite interaction avec les acteurs. Christian Thomas, qui a signé les arrangements, fait son entrée par la salle, salue comme un maestro, puis s'assoit à son instrument pour en extraire

Un fil à la patte

PIÈCE DE GEORGES FEYDEAU. MISE EN SCÈNE : DANIEL ROUSSEL ;
 DÉCOR : DAVID GAUCHER ; COSTUMES : FRANÇOIS BARBEAU ;
 ACCESSOIRES : LUCIE THÉRIAULT, ASSISTÉE DE JOSÉE VEILLET ;
 MUSIQUE : CHRISTIAN THOMAS. AVEC JEAN ASSELIN (DE
 CHENNEVIETTE), CARL BÉCHARD (BOUZIN), JEAN-RAYMOND
 CHÂLES (UN AGENT), GINA COUTURE (MISS BETTING), SASHA
 DOMINIQUE (VIVIANE), VINCENT GIROUX (MAÎTRE LANTERY ET
 JEAN), NORMAND LÉVESQUE (DE FONTANET), DANIELE LORAIN
 (MARCELINE), SYLVIE MOREAU (LUCETTE), VIVIANE PACAL (NINI
 ET UNE DAME), FRANÇOIS PAPINEAU (BOIS-D'ENGHIEN), DENYS
 PARIS (UN MONSIEUR, ÉMILE, UN AGENT), PIERRETTE ROBITAILLE
 (LA BARONNE), DENIS ROY (FIRMIN ET LE CONCIERGE), FRANÇOIS
 TASSÉ (LE GÉNÉRAL) ET CHRISTIAN THOMAS (LE FLEURISTE).
 PRODUCTION DU THÉÂTRE DU RIDEAU VERT, PRÉSENTÉE DU
 3 AU 28 NOVEMBRE 1998.

à la fois un accompagnement créant une ambiance de cinéma muet, mais aussi de nombreuses interventions ponctuelles. Le pianiste va jusqu'à insérer méticuleusement des notes au milieu des phrases, et même des mots prononcés par les acteurs, sans compter l'armature sonore qu'il assure aux entrées, sorties et autres mouvements sans paroles, lesquels se trouvent de ce fait délicieusement prolongés. Mais le musicien interprète aussi le personnage du Fleuriste. Il n'a qu'une scène, juste après l'entracte. Il apparaît alors en haut d'un escalier, qu'il dégringole après la livraison de son bouquet en exécutant une sorte de plongeon extravagant suivi d'une glissade (presque un vol plané) pour atterrir... sur son piano. Sous son bleu de travail, il révèle alors l'habit noir du musicien qui dès lors ne quittera plus son poste.

Daniel Roussel a tiré le meilleur parti possible de ses comédiens. S'il est vrai que le théâtre de boulevard se joue d'abord avec les jambes, il était impressionnant de suivre ici la déambulation très étudiée, parfois à la limite de la danse, qui marquait l'arrivée de chaque personnage. En particulier, il faut souligner le jeu incroyable de Jean Asselin en Gontran de Chenneviette, l'ex-mari de la chanteuse Lucette. Le directeur d'Omnibus, qui devrait absolument faire davantage de théâtre de ce genre, est tellement agile, sur ses jambes longues et fines, qu'il paraît se pencher comme un roseau parfaitement élastique. Mélange étonnant de souplesse et de raideur, il adoptait une démarche mécanique, défiant parfois la gravité.

Carl Béchard, qui sous la houlette de Roussel a enfin remis au vestiaire ses mimiques de Mère Ubu et sa voix de tête de l'*Oulipo show*, semblait lui aussi en caoutchouc. Il n'a jamais paru aussi souple. Son Bouzin maniéré, qui vient proposer une chanson originale à la diva, avait l'air totalement désarticulé, tellement Béchard l'exprimait avec chaque particule de son corps. Ses déhanchements, ses ondulations, ses frétillements étaient de la dentelle. Le voir se coucher soigneusement sur un divan ou s'en relever, en se pliant en deux pour éviter d'écraser son chapeau, était un numéro digne d'un acrobate de cirque, ou du clown Grock. Du grand art.

Pierrette Robitaille, moins cabotine que d'habitude, était aussi drôlissime avec son col à plumes et son puissant décolleté. Un François Tassé méconnaissable proposait un général latino-américain parfaitement crédible, cohérent et amusant, doté d'une langue à l'exotisme étincelant et d'un accent extrêmement prononcé. « Yé soui vénou qué yé vous parle », affirmait-il, ou encore, devant sa Dame évanouie : « Révénez à moi ! »

Bref, ce fut un spectacle éclatant d'esprit, ingénieux, sautillant de bonne humeur, brillant. **J**